

M4---

Le POINT FORT

Rapatriés D'Oran à Fabrègues, elle transfère le corps du père

RAPPEL

→ L'inquiétude provoquée, en janvier 2005, par la publication, au Journal officiel d'un arrêté sur le regroupement futur des sépultures européennes dans divers cimetières algériens, n'a pas suscité beaucoup de demandes de rapatriements de corps, comme l'escomptaient les autorités. D'autant que des associations de rapatriés ont tenu un discours – certes fondé – fort inquiétant sur l'état des cimetières, rouvrant, pas toujours involontairement, des plaies non cicatrisées. Il n'y a eu, en effet, que 30 rapatriements de corps en 2005 depuis l'Algérie, et il n'y en aura peut-être pas plus d'une quinzaine en 2006, selon l'ambassade de France à Alger. Dont celui du père d'Emilienne...



Peu de rapatriés font la démarche de faire revenir les dépouilles en France. Emilienne, que l'on voit ici dans le cimetière d'Oran, a fait le pas. Photo P. B.

« J'arrive, papa. Je suis là... Je viens te chercher... ». Le taxi franchit le grand portail du cimetière chrétien Tamashouët. Emilienne Muzard, 70 ans, de Fabrègues, est arrivée toute seule la veille en avion de Montpellier. Elle est bouleversée, a beaucoup pensé à cet instant, jour et nuit depuis des mois. Elle se met à pleurer. Son père repose ici depuis 1961. Une petite tombe, proche d'un palmier, très loin de l'entrée.

Sa mère, dont elle porte le même prénom (elle se fait aussi appeler Emilie), est morte cette année, en février, à Chartres. Au moment de s'éteindre, la vieille dame lui a fait promettre d'aller chercher le corps de son « *bel Antonio* » et de le ramener en France, pour qu'ils reposent côte à côte. Emilienne, qui avait toujours refusé de revenir en Algérie, a cassé sa tirelire pour tenir sa promesse.

Autour de la tombe, que des noms espagnols, de la province de Valencia : Sanchez, Rodriguez, Martinez, Garcia, Gomez... L'Oranie était leur pays, la France leur patrie, l'espagnol leur langue usuelle. Le papa d'Emilienne était chauffeur.

Communiste avec le Front populaire et syndicaliste, il est mort de tuberculose à 59 ans, laissant une épouse et les trois plus jeunes de leurs six enfants dans le dénuement. Il a été enterré dans un climat très tendu, il a fallu se recueillir à la hâte. Ses obsèques ont été bâclées. Un an après, sa veuve et toute sa famille quittaient précipitamment Oran, direction Chartres, la clé de l'appartement bien rangée, prête à ressortir...

Le cimetière est immense, 17 hectares, 19 000 caveaux, 2 500 tombes. Une ville engloutie de plus de 60 000 person-

nes qui font corps avec la terre rouge et somptueuse d'Oran, la latérite.

Entouré de hauts murs, à l'abri de la cité bruyante, il ressemble à un havre de paix abandonné. A un grenier plein de souvenirs et de toiles d'araignées. Il n'y a guère de traces

Emilienne a tenu la promesse faite à sa mère d'aller chercher le corps d'Antonio

de vandalisme, tout est vieux, affaissé, usé, rongé par le temps. L'immense majorité des morts sont comme oubliés, trop vieux pour avoir encore de la famille. Les autres sont trop loin de Paris pour que les descendants s'en occupent. Le cimetière est figé

comme une photo de famille jaunie rangée dans un coffre dont les Etats français et algériens sont les seuls à posséder les clés.

« *Je ne sais pas si j'aurai le courage de regarder l'exhumation...* », a dit Emilienne avant de quitter son hôtel. Ce courage, elle l'a eu. Elle a même discrètement tenu et embrassé un des restes de son père, remonté du fond de la tombe dans un petit seau accroché à une corde. Un baiser d'amour. Le désir inconscient de faire le deuil d'un papa adoré parti trop vite. De la poussière rouge est restée accrochée à ses lèvres. Elle ne s'en est aperçue que plus tard, elle pleurerait trop.

Il y avait là trois policiers en civil, une demi-douzaine d'agents communaux et une sœur de l'ordre des Dames africaines, chez qui Emilienne a été scolarisée. Elles ne sont

plus que trois ou quatre à Oran, s'occupent d'aveugles et se seraient passés des récentes déclarations du pape : des policiers ont été postés devant leur local au cas où des excités s'en prendraient à elles. Cette présence les dérange : elles ont traversé les tueries de ces dernières années sans se cacher, alors à quoi bon se faire remarquer ?

Après une brève prière et une vaine recherche (l'alliance de son père), Emilienne a déposé, dans le petit cercueil, une lettre de fillette, 9 ans et demi, la photo du mariage de son père, un message de son frère, le texte de la prière préférée de sa mère et la petite plaque rouillée et trouée retrouvée sur sa tombe : Antonio Sanchez, 1902-1961.

Le cercueil a été scellé au chalumeau et elle l'a retrouvé le lendemain à Marseille, à sa descente d'avion. ●

Philippe BERJAUD

GALÈRE

Antonio n'était jamais allé aussi vite en voiture

Aller chercher et ramener le corps d'un parent de l'étranger requiert un minimum de préparation. Emilienne, qui a dépensé plus de 4 000 € pour cela, n'a pas eu de chance, la société de pompes funèbres qu'elle a choisie pour réceptionner le corps de son père à Marseille n'a pas été à la hauteur. En revanche, côté Algérien, tout s'est bien déroulé. Le représentant de la régie municipale d'Oran, en charge du grand cimetière chrétien, l'a accueillie comme « *une sœur* », la main sur le cœur, l'a réconfortée pendant l'exhumation et lui a dit qu'ils étaient tous deux pareils, « *parce que nés dans la même ville* ».

Changement de décor à Marseille : pour prendre possession des restes de son père, Emilienne, qui avait, pour éviter de se le faire voler, laissé son chèque à la maison, a couru les distributeurs de billets, à l'aéroport, pour donner 400 € à la société chargée du transit du corps, entre l'avion et la zone aéroportuaire. L'opérateur des pompes funèbres avait en effet oublié cette facture. Résultat : impossible de récupérer le corps sans payer, comme on dit, au cul du camion. Bonjour l'ambiance.

L'opérateur ayant d'autre part prévu l'heure de la cérémonie d'inhumation à Fabrègues sans penser que l'avion pourrait atterrir en retard à Marseille, ce qui s'est produit, le conducteur du corbillard a fait toutes les démarches en courant et a dû rouler à fond sur l'autoroute. Le bel Antonio, qui dormait depuis 1961 sous plusieurs mètres de terre, a donc battu des records de vitesse automobile pour arriver avant que ne débute la célébration religieuse qui lui était consacrée. « *Ça le fait peut être rire de là-haut, s'il nous regarde en ce moment, mais moi je ne sais pas comment je fais pour tenir le coup* », a dit Emilienne.

Prêtre en short ? Très peu pour moi

C'est au prieuré de Fabrègues que la messe a été dite, chez ceux qu'on appelle, au village, les intégristes. Pourquoi ? « *Parce que j'ai été mal reçue par le curé de Fabrègues, et qu'il était en short dans l'église quand je*



lui ai parlé », dit Emilienne. Aussi a-t-elle fait appel aux gens du prieuré, qui n'ont pas lésiné sur la longueur de la messe, réellement funèbre, voire sinistre, mais à la mode d'antan. « *Mon père était communiste, mais j'ai appris qu'il avait un tatouage sur la poitrine qu'il nous avait toujours caché, une sainte vierge. Il était donc croyant...* ».

EPILOGUE

Enterré sans elle, mais... avec lui

La vie est pleine de rebondissements. Emilienne est allée chercher les restes de son père, à la demande de sa mère mourante, afin qu'il repose au côté de cette dernière, pour l'éternité. Mais, pour des raisons non désirées, les deux êtres resteront séparés. La maman est enterrée à Chartres et le papa à Fabrègues, dans le caveau où se trouve déjà le mari d'Emilienne qui veuve depuis vingt-six ans. Tous deux ne se sont aperçus qu'une fois de leur vivant, à Oran.

Le père prenait l'air sur le balcon, le jeune soldat attendait sa belle, en bas, qui se faisait désirer. De sorte que les deux hommes qui ont le plus compté dans la vie d'Emilienne seront ensemble pour l'accueillir, le jour venu. Elle ne s'en plaindra pas !

Cimetières Un voyage dans le temps, intérieur et libérateur

De plus en plus de rapatriés reviennent sur la terre qu'ils ont quittée. Ce pèlerinage, Emilienne l'a fait entre deux avions. Elle est d'abord allée voir Notre-Dame de Santa Cruz, cette immense vierge qui domine tout Oran. Et dont une petite statue a été installée à côté de Marguerites (Gard), que les rapatriés honorent assidûment. Deux routes y montent. Dans la mémoire d'Emilienne, il n'y avait que des sentiers escarpés. La basilique paraît bien entretenue, ce qui a surpris la rapatriée.

Elle a voulu revoir l'ancienne cathédrale Saint-Pierre, où ses parents se sont mariés en 1932, dans le vieux quartier espagnol, au-dessus de la pêcherie. Le bâtiment, à l'abandon, menace de s'effondrer. Emilienne a rencontré la veuve qui vit là, dans une ancienne sacristie, avec deux filles, elle-mêmes mamans de jeunes enfants. Le quartier est défilé,



Le cimetière d'Oran, figé comme une vieille photo de famille. Photo P. B.

les immeubles murés. Intarisable avec le chauffeur de taxi, auquel elle ne pouvait s'empêcher de raconter ses souvenirs (« *C'est par cet escalier que j'allais voir ma grand-mère* », « *On venait danser ici...* »), Emilienne a revu les lions de la mairie, la

place Villebois-Mareuil, la place d'Armes... ne reconnaissant que par bribes une ville que cinquante ans ont transformée et que ses souvenirs avaient sacralisée (1).

Elle est aussi revenue dans sa rue, jadis aux portes de la ville, dans son immeuble, dans

le couloir de ses premiers baisers, dans l'appartement où elle a grandi. Ses occupants l'ont invitée à se désaltérer, elle était émue aux larmes. « *Je suis comme dans un rêve. Il y a trop d'images, trop de choses en si peu de temps, j'ai peur de ne pas pouvoir me souvenir de tout* », a-t-elle dit plusieurs fois au taxi.

« *Ça a beaucoup changé, ce n'est plus ce que c'était. J'ai trouvé un pays étranger, très éloigné de mes souvenirs. Je suis heureuse d'y être allée. Et je ne me sens plus rapatriée. Ça va me permettre de faire le deuil de mon père et du pays. Je me sens plus légère, soulagée. J'ai l'impression que les choses sont en ordre, aujourd'hui* », explique Emilienne, de retour à Fabrègues. ●

► (1) Emilienne a écrit un livre de souvenirs en 2001, « *Le goût de la Mouna* » (Editions Les Ecrivains).